



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

LES Bals de l'Opéra se relèveront-ils jamais de leur dernier échec, et les scènes scandaleuses qui leur ont fait fermer les portes d'un temple consacré aux arts et aux plaisirs, auront-elles à tout jamais détruit l'usage de ces brillantes saturnales? C'est ce que doivent craindre les amateurs de ces fêtes où jadis l'imagination, la coquetterie et l'intrigue trouvaient de si fécondes pâtures. Depuis long-tems les bals de l'Opéra marchaient à leur décadence; insensiblement, on leur voyait perdre leur éclat et leur vogue. Les folies aimables, les intrigues vives et compliquées les lazzis de bon ton, les toilettes de bon goût, tout cela en a disparu. Quelques jeunes hommes désœuvrés, ne sachant que faire de leur nuit; des femmes obscures ou trop connues; de vieux habitués qui venaient là machinalement pour se rappeler leur jouissance perdue: telle était, dans les derniers tems, la composition des bals de l'Opéra. Si quelques femmes distinguées

se mêlaient dans la foule, le plus profond mystère environnait leur présence, et jamais on n'eût obtenu leur aven, hors de la plus grande intimité. Les bals de l'Opéra devaient succomber sous tant de réprobation.

Cependant les plaisirs des déguisemens et du masque ne pouvaient être abandonnés. Il fallait reporter ailleurs ces élémens de joies piquantes qui animent tant un carnaval. Les cercles, les théâtres du second ordre s'emparèrent du droit de donner des bals masqués; les sociétés particulières les autorisèrent même avec toutes les restrictions qu'impose la décence. Il existe donc encore bien des lieux où une femme peut se permettre les divertissemens du masque; et le domino malin et mystérieux circule cet hiver dans plus d'un salon de Paris; domino bien différent du reste, de ceux si lourdement disgracieux qu'adoptaient autrefois les femmes les plus à la mode; domino ingénieux, conçu pour déguiser l'individu, sans dérober les grâces de sa taille. Ce piquant ac-



contrement a su prendre aujourd'hui mille formes charmantes, et dans les magasins de M. Tessier\*, on est certain de le trouver sous toutes les coupes les plus avantageuses et avec toutes les recherches de l'élégance. Les dominos à la vénitienne ont toute la coquetterie et le charme du pays dont ils tirent leur nom. D'autres formant pélerine ou mantille, offrant un genre parfaitement en harmonie avec les toilettes modernes, conservent toute l'élégance de la taille, et semblent devoir ajouter aux séductions de l'intrigue. Les magasins de M. Tessier ont sur ce point une supériorité de bon goût que nous ne pouvons trop recommander. Nous rappellerons aussi la recherche parfaite qu'ils offrent en toute espèce d'objets de fantaisie et de luxe que réclament le boudoir ou le cabinet de toilette d'une femme élégante.

— A un bal, chez un banquier, on a vu des robes peintes à la main, fond blanc semé de petites branches de fleurs vertes et bleues. D'autres à fond oiseau de paradis bordé en bouquet de bleuets; ou fond brun brodé soie et or. Avec ces robes aussi riches que bizarres, on voyait tomber sur les épaules des mantilles de dentelle noire. Une manchette de dentelle noire au bas de la manche, et sur le haut des manches des nœuds de ruban de satin broché.

— Toutes les femmes qui ont de jolis cheveux, toutes celles qui n'ont point à redouter encore ces mèches argentines qui révèlent les années, ou dont le front jeune et gracieux n'a pas besoin pour dissimuler sa teinte soucieuse, d'en appeler au reflet d'une factice nuée, toutes les femmes enfin qui ont le sentiment du beau, l'instinct de la vraie coquetterie, ont jeté anathème contre la poudre. La poudre, si peu faite pour le siècle où nous vivons, pour l'esprit de notre monde, pour le caractère de nos femmes, la poudre aura dû surmonter la réprobation qui s'attache à ses premiers débuts. Invention

disgracieuse et malpropre, qui ne peut être accueillie dans un tems où on ne veut que nature, simplicité, imagination, la poudre ne peut plus s'identifier à nos mœurs, et ne fera que paraître et s'effacer comme un frimas de l'hiver de 1833.

Mais pour satisfaire quelques fantaisies bizarres, extravagantes, M. Croizat, si connu par l'espèce de poésie qu'il met dans son art et par le succès de son *Traité sur la Coiffure*, a eu la hardiesse de substituer à la poudre une légère semence d'argent, soufflée sur la coiffure, à l'instar de l'antique usage des Romaines, qui, portées en palanquin, les cheveux étincelans de poudre d'or, allaient célébrer l'entrée triomphale des guerriers victorieux, etc. M. Croizat a fait dans ce genre plusieurs coiffures qui ont eu le succès de l'étrangeté — deviendront-elles une mode? pas plus que la poudre peut-être. Mais pour en avoir une idée, qu'on se figure du sable d'or scintillant à travers des cheveux noirs.

— On voit au bal des robes en chalcachemire blanc uni, qui sont d'un joli effet, à cause de leur souplesse, qui conserve à la toilette toute sa fraîcheur jusqu'à la fin du bal. Les corsages en sont tendus et à pointes. Point de draperies, mais une double mantille de blonde qui entoure le dos, les épaules, et vient se fixer au milieu de la poitrine par un nœud qui resserre les deux bouts de la blonde, de manière à ce qu'elle paraît former draperie sur la gorge.

— Une charmante robe était en chaly rose; corsage à pointe et drapé à la tyrolienne, c'est-à-dire ayant les plis séparés par une petite pointe unie. Une mantille de blonde prenant d'une épaule à l'autre. Les manches séparées en trois crevés marqués par une cordelière blanche qui venait se nouer au milieu, et dont les bouts étaient terminés par des glands qui retombaient sur la manche. Autour du corsage une cordelière de soie blanche nouée sur le devant; pour coiffure une double couronne de roses, moitié blanche, moitié rose.

\* Rue Richelieu, à la Cloche d'or.





## LA CAVERNE SAINT-PIERRE,

Près Maëstricht.

« Après avoir franchi les nombreux ouvrages fortifiés qui défendent Maëstricht, et suivi pendant une demi-heure le cours pittoresque de la Meuse, nous arrivâmes au pied de la colline sur laquelle est construit le nouveau fort qui défend de ce côté les approches de la ville. Il nous restait encore à traverser un petit bocage pour nous trouver en face de l'ouverture de la caverne Saint-Pierre.

» La fraîcheur de la température nous surprit d'abord, mais ne nous étonna pas. Après avoir accoutumé nos yeux à l'obscurité que les feux vacillans de nos torches dissipaient à peine, nous remarquâmes une grotte de cinquante-deux pieds de large, sur quarante-quatre d'élévation. De là nous suivîmes un sentier taillé horizontalement dans le roc, et qui avait tantôt vingt pieds, tantôt six de hauteur. A droite et à gauche, nous distinguons des galeries semblables dont les murs sont contigus, et sans ouvertures latérales : le fond de ces excavations présente un vide ténébreux et horrible qui, tantôt donne à la voix un son aigu ou rocailleux, et tantôt la projette en un sifflement aigu, suivant les inégalités des surfaces répercutives. Après une demi-heure de marche, nous aperçûmes de longues voies plus ou moins larges, mais dont la voûte avait de vingt à trente pieds d'élévation. Ces espèces de rues souterraines creusées par la main des hommes depuis deux mille ans, et qui deviennent continuellement plus nombreuses, s'étendent sur un rayon de six lieues de long et deux de large ; leurs lignes se coupent et se croisent en sens si divers, que l'homme le plus hardi est saisi de frayeur en présence de ce labyrinthe affreux ; les ouvriers qui travaillent dans ces carrières, s'y perdraient eux-mêmes, et ne pourraient jamais re-

trouver leur chemin, sans l'instinct de leurs chiens et de leurs chevaux. Aussi, nous ne nous hasardâmes pas à en parcourir toute l'étendue. L'obscurité et le silence qui règnent dans ces lieux sont si profonds, si absolus, qu'on se croirait au-delà des bornes de l'univers ; c'est le néant, c'est un immense tombeau ; tout une nation pourrait s'y loger, si elle avait des vivres et de la lumière. On assure que pendant les guerres sanglantes qui ont désolé les Pays-Bas, les habitans de Maëstricht et des environs vinrent plusieurs fois s'y réfugier.

» Nos guides nous firent arrêter en un lieu appelé *la Fontaine* ; nous nous assîmes au bord d'un assez grand bassin, taillé par la nature dans un banc de mica, où venait s'épancher un léger filet d'eau qui s'échappait du pied d'un arbre fossile comprimé par deux roches énormes ; cette image du chaos, le silence que nous gardions, les feux reflétés par les eaux mobiles du bassin, donnaient à cette scène quelque chose de magique plus facile à sentir qu'à décrire. Les pierres dont se compose l'intérieur de cette caverne sont formées d'un sable quartzeux à petits grains faiblement liés par un ciment calcaire. Cette pierre réduite en poudre est l'objet d'un grand commerce ; on l'envoie en Hollande et en Allemagne, où elle est employée à marnier les terres et à une foule d'autres usages. Après quelques instans de repos, nous entrâmes dans une galerie dont les parois revêtues de brillans stalactites, semblaient devoir nous fournir de nombreux sujets d'observation ; mais la rencontre que nous y fîmes ne nous permit pas de donner un plus long cours à nos explorations géologiques.

» Nous cheminâmes tout en discourant, lorsque la lueur de nos torches nous fit apercevoir, au milieu de la galerie, un objet que nous primes d'abord pour un rocher tombé de la voûte ; notre guide, qui ne connaissait pas cette galerie, quoique depuis vingt ans il servit de cicérone



à tous les visiteurs, s'avance hardiment ; mais à peine distingue-t-il l'objet, qu'il s'écrie, en reculant d'effroi : C'est un homme ! Nous nous approchâmes aussitôt pour lui apporter quelques secours ; mais nous ne trouvâmes qu'un squelette, une véritable momie desséchée, que l'air sec de la caverne et l'absence de toute espèce d'insecte avaient parfaitement conservé : ses vêtements étaient intacts ; un chapeau à trois cornes était auprès de lui, et à la main droite il tenait un chapelet fortement serré. La contraction de ses membres nous a fait supposer que ce malheureux, après s'être égaré dans ce dédale épouvantable, avait succombé aux angoisses de la faim. Autant que la forme de son habit nous permit d'en juger, nous pensons que l'époque de sa mort doit être placée vers le milieu du dix-huitième siècle. Malgré les assurances de notre guide, nous nous empressâmes de retourner sur nos pas, dans la crainte d'éprouver un sort semblable.

» Absorbés par les réflexions que nous suggérerait cette fâcheuse rencontre, nous ne songeâmes pas à reprendre le cours de nos études ; nous nous retirions lentement et en silence, lorsque l'interpellation de notre guide nous arracha de notre rêverie : « Voyez, nous dit-il en brandissant sa » torche ; c'est ici que chaque visiteur » inscrit son nom. Jetez les yeux sur cette » longue nomenclature, et vous y verrez, » au milieu d'une foule de noms inconnus, » les signatures autographes des célébrités » de tous les âges. » En effet, nous parcourûmes ces tables immenses, véritables annales de la caverne Saint-Pierre, qui nous fournirent encore de nouveaux sujets d'observation, et auxquels nous étions bien loin de nous attendre.

» Cette multitude d'inscriptions, accompagnées de dates qui embrassent une période de plus de dix siècles ; cette variété de caractères, cet accouplement bizarre de noms appartenant à des personnes et à des époques si dissemblables ; le

moyen-âge rehaussé par ces lettres importantes et magiques *S. P. Q. R.* ; les sentences du philosophe ; les vers prétentieux du poète ; la phrase ampoulée du prosateur ; la strophe mystique de l'Allemand ; l'épigramme railleuse et fanfaronne du Français ; tout ce griffonnage, tout ce pêle-mêle de noms et de choses, d'abstractions et de réalités, offrait à nos esprits une image complète de la société moderne et de ses mœurs. Au milieu de cette confusion de noms propres, nous cherchâmes vainement celui de Napoléon ; notre guide nous apprit, en nous en indiquant la place, qu'en 1815 une main ennemie l'avait effacé. Les hommes et le tems ont cependant respecté les noms du duc de Parme, ce destructeur de la population de Maëstricht, ainsi que celui du duc d'Albe, ancien fléau des Pays-Bas. Eux-mêmes les ont tracés sur ces parois, et à leur suite on distingue encore des milliers de noms d'officiers espagnols des armées de ces deux princes. On croirait les voir en personne à la tête de leur soldatesque sanguinaire ; ce lieu ténébreux était assurément le seul susceptible de conserver d'une manière digne d'eux, leur infernale mémoire.

(EXTRAIT DE JOHN MURRAY.)

### La Tapisserie - Fée.

Je suis vieux, je ne voyagerai plus. Que le soir de ma vie soit employé à recueillir mes souvenirs ! En voici un qui me plaît entre tous.

J'avais visité Naples, Rome, Florence, Venise ; j'allais à Trieste, cette ville vampire de la fière cité qui fut la reine brillante des mers.

Sur les confins du royaume lombardo-vénitien est un petit village dont j'ai oublié le nom, parce qu'il est inconnu dans l'histoire. Là est une pauvre auberge qui a pour enseigne LE LION ENDORMI.

« Est-il réellement endormi, ou ne fait-



il que sommeiller, le lion italien ? » L'aubergiste hoche la tête. « Soyez le bienvenu ! Puisque vous voulez le savoir, le lion cligne la paupière, épiait l'heure ; et son ongle replié frémit d'impatience. »

Or, le maître de l'auberge était un ancien serviteur d'une de ces grandes maisons aristocratiques de Venise qui n'ont plus que des palais déserts dont les ruines glissent incessamment dans les noires lagunes. Cet homme aimait à parler des splendeurs passées de ses maîtres, alors que lui-même était jeune, et vain d'un éclat de reflet, vrai caractère du client insoucieux, identifié à un patron puissant.

J'évite à dessein de nommer la famille vénitienne à qui appartient le client devenu aubergiste ; je n'ai point à fixer ici une dernière expression de la féodalité expirante. Un autre projet m'occupe : je veux parler de LA TAPISSERIE-FÉE.

Voici ce que me raconta le vieil aubergiste du *Lion Endormi*.

« Dans un château tout délabré, qui n'est pas loin d'ici, et qui était au nom bre des apanages de mes nobles maîtres, se trouve une vaste salle, froid désert dont le silence opprime l'âme. C'était sans doute, dans le tems où le château fut construit, la salle des banquets pour les grandes circonstances de la famille. Elle fut décorée de trophées d'armes, qui depuis long-tems avaient disparu et que moi-même je n'ai jamais vus. De tous les ornemens dont elle brilla il n'était resté qu'une immense tapisserie. Elle existe encore, mais toute noircie de vétusté. On dirait qu'elle a été oubliée, ou abandonnée aux insectes pour en être lentement dévorée. Toutefois, elle sert à quelque chose, car elle couvre la nudité de la muraille du fond, qui, sans cela, serait vraiment effrayante.

« On racontait mille histoires sur le château, sur ses souterrains, sur ses corridors secrets, sur ses escaliers cachés dans l'épaisseur des murs, enfin sur la grande salle ; et toujours la ta-

» pisserie y jouait un rôle important. On disait qu'elle avait été l'ouvrage d'une magicienne célèbre qui avait employé, pour l'exécuter, toute la puissance de son art. Cette tapisserie représentait des faits réels ; et, à mesure que l'aiguille de la savante ouvrière avait à retracer un cite, un arbre, un rocher, le site, l'arbre, le rocher, évoqués par elle, détachaient eux-mêmes leurs spectres colorés, qui venaient se fixer sur le canevras. Il en fut ainsi des nuages, de la lumière, des ombres. Il en fut ainsi des animaux, des êtres humains. La tapisserie, bien différente de celle de Pénélope, fut achevée en une semaine, car, sous les doigts de la magicienne, le canevras, l'aiguille, la laine, tout était fée. Elle y avait enfermé, en quelque sorte, l'âme et la vie ; et quelquefois, assurait-on, cette âme et cette vie semblaient se manifester de nouveau. Alors les nuages de l'air s'étendaient ou se condensaient, devenaient opaques ou transparents ; alors l'eau fuyait parmi les herbes du rivage ; alors les animaux sortaient de leur sommeil ; alors les perceptions étaient comme gens qui continuent de penser et d'agir. Et l'on entendait même des sons qui frôlaient légèrement l'oreille, semblables à une parole qui naîtrait peu-à-peu sur la bouche. Et ces sons peu distincts ne pouvaient être compris, car la tapisserie était contemporaine d'une époque où les peuples vénètes parlaient une langue qui ensuite s'est perdue. »

Ce récit fantastique du vieil aubergiste était tout naturellement plein de poésie, parce qu'il portait l'empreinte des superstitions du moyen-âge conservées dans des souvenirs de la première enfance. « Depuis bien long-tems, ajoutait le vieillard, la tapisserie-fée ne donne lieu à aucun récit merveilleux ; mais les voyageurs veulent encore la voir. — C'est ce que je désire faire aussi. — Vous avez raison ; mais vous ne sauriez trop vous



» hâter. Le château est vendu aux démo-  
 » lisseurs, et je ne doute point que la  
 » tapisserie ne tombe en lambeaux lors-  
 » que l'on voudra la détacher. J'aime bien  
 » mieux en effet qu'elle soit réduite en  
 » poussière que si elle devait être dépe-  
 » cée pour d'ignobles usages. »

Le vœu du vieil aubergiste a été ac-  
 compli, et je me trouve être le dernier à  
 qui il ait été donné de voir la tapisserie-  
 fée.

Pourquoi aurait-elle subsisté toujours ?  
 Les cieux eux-mêmes ne seront-ils pas un  
 jour roulés comme un tapis usé ?

Et les pieds incorporels des intelligences  
 ont-ils besoin de poser sur de brillans  
 tapis qu'ils ne sauraient effleurer ?

## LITTÉRATURE.

M. de Musset se confesse ingénument  
 être un de ceux qui ont un peu abusé  
 dans ces derniers tems des licences roman-  
 tiques, à-peu-près comme Byron se re-  
 prochait d'avoir élevé une pagode à côté  
 des beaux temples classiques des âges d'or  
 et de la poésie :

Aujourd'hui l'art n'est plus ; personne n'y veut croire ;  
 Notre littérature a cent mille raisons  
 Pour parler de noyés, de morts et de guenilles ;  
 Elle-même est un mort que nous galvanisons, etc.

*Un Spectacle dans un fauteuil* sera une  
 première amende honorable du jeune  
 poète. Mais la pièce capitale du volume est  
 un drame complet : *la Coupe et les Lèvres*.  
 C'est là qu'on trouve un riche trésor de  
 poésie, une abondance de pensées et d'i-  
 mages, une variété de couleurs qui classent  
 M. de Musset parmi nos poètes du pre-  
 mier ordre.

La scène se passe au Tyrol. Parmi ces  
 montagnards, et comme pour mieux faire  
 ressortir le calme de leurs mœurs patriar-  
 cales, vit un simple chasseur que le vent  
 des passions, une ame inquiète et ambi-  
 tieuse, appellent dans le tourbillon du

monde. C'est Frank, une des variétés de  
 ce caractère de *René*, que Byron mit tant  
 de fois en action dans *Manfred*, *le Giaour*,  
*le Corsaire*, *Lara*, etc. Frank veut tout  
 savoir et jouir de tout ; il passe par toutes  
 les sensations, par toutes les passions, par  
 le crime comme par le vice ; il tue, il  
 joue, il aime une courtisane, puis la dé-  
 laisse, elle et son luxe, pour se faire sol-  
 dat. Il monte rapidement encore dans  
 cette autre carrière ; puis, quand il a tout  
 épuisé, la gloire comme le plaisir, le voilà  
 qui se plaint à détruire encore sa fortune  
 nouvelle ; il se fait passer pour mort, et,  
 assistant déguisé à ses propres funérailles,  
 il oppose un démenti à son oraison funè-  
 bre et entraîne les assistans à le maudire  
 après l'avoir exalté ; ont eût jeté sa cendre  
 aux vents si sa bière ne se fût trouvée  
 vide. C'est sur son cercueil même que  
 Frank, pour mieux se persuader que le  
 monde mérite tous ses mépris, tente une  
 ironique et cruelle expérience sur la fi-  
 délité que sa maîtresse croit lui avoir gar-  
 dée. Toujours déguisé, il *additionne* d'un  
 côté ses prétendues infirmités, et de l'autre  
 les bijoux, les pierreries, les écus d'or  
 qui les rachètent, jusqu'à ce que la dame  
 cède à la tentation de l'amant vivant, au  
 lieu de pleurer l'amant enseveli. M. de  
 Musset a renchéri là sur le conte de *la*  
*Matrone d'Éphèse*, à la manière de Sha-  
 kspeare, qui fait pareillement tenter lady  
 Anne, par le duc de Glocester, au mo-  
 ment où l'on procède aux funérailles de  
 Henri VI. N'est-ce pas là le cas de s'é-  
 crier avec Richard :

« Jamais une femme fut-elle courtisée  
 et séduite de cette manière ? »

Après un monologue un peu plus long  
 que celui de Richard III, et où les images  
 se ressentent du voisinage du cercueil,  
 Frank est ramené au séjour de ses pre-  
 mières années, et à l'objet de ses premières  
 amours, la pauvre Déidamia que son am-  
 bitieuse infidélité n'a pu détacher de lui.  
 Le mariage va se conclure, et à l'appro-  
 che de son bonheur, Frank, retrempé par



l'air natal, trouve l'expression de l'amour le plus tendre :

Il me serait cruel de penser qu'une femme,  
O Manette, moins belle et moins pure que toi,  
Dans des lieux étrangers, par un autre que moi,  
Pût être autant aimée. — Ah ! j'ai senti mon ame  
Qui redevenait vierge à ton doux souvenir,  
Comme l'onde où tu viens mirer ton beau visage  
Se fait vierge, ma chère, et dans ta chaste image  
Sous son cristal profond semble se recueillir.  
C'est bien toi, — je te tiens — toujours fraîche et jolie  
Toujours comme un oiseau prête à tout oublier.  
Voilà ton petit lit, ton rouet, ton métier,  
OÈuvre de patience et de mélancolie.  
O toi qui tant de fois as reçu dans ton sein  
Mes chagrins et mes pleurs, et qui m'as en échange  
Rendu le doux repos d'un front toujours serein ;  
Comment as-tu donc fait, dis-moi, mon petit ange,  
Pour n'avoir rien gardé de mes maux, quand mon cœur  
A tant et si souvent gardé de ton bonheur ? etc., etc.

Mais au milieu de ce doux entretien, les deux amans sont interrompus par une sorte de spectre, qui montre sa tête menaçante à Déidamia. C'est la courtisane Belcolore, qui, pendant que Frank va poursuivre cette apparition au dehors, pénètre dans l'appartement et poignarde sa rivale.

### Album.

Le Carnaval a pris son nom du mot de *Carajoval*, qui, en italien, signifie *adieu la chair*. Les masques dont on se sert pendant ce tems, furent inventés chez les Grecs par des courtisanes qui se cachaient le visage pour n'être pas connues. Celles de notre siècle ont cru pouvoir se débarrasser de ce reste de pudeur. Les premiers masques furent faits d'écorce d'arbres, ensuite de cuir doublé de toile, et puis de bois. Tous les acteurs en portaient sur les théâtres d'Athènes et de Rome. Ceux dont ils se servaient avaient la forme d'un casque ; ils représentaient tous les traits du visage : la barbe, les cheveux, et même les divers ornemens que les femmes faisaient entrer dans leurs coiffures. On distinguait trois sortes de masques de théâtres : les comiques, qui peignaient le ridicule ; les tragiques, qui inspi- raient la terreur, et les satiriques,

qui représentaient les Faunes, les Cyclopes et les autres monstres de la fable. Il devait être fort plaisant de voir un héros débiter des vers tendres ou pathétiques avec la fureur peinte sur le visage ; et il devait être bien plus plaisant encore de voir Sosie, bâtonné rudement par Mercure, montrer un visage riant à l'assemblée. Cependant les masques avaient leur utilité ; ils permettaient à un acteur cassé de vieillesse, de remplir le rôle d'un jeune amoureux ; ils soutenaient l'illusion dans les pièces où l'intrigue naît, comme dans *les Menechmes*, de l'erreur qui fait prendre un personnage pour un autre ; et ils fournissaient la commodité d'introduire sur la scène les nations étrangères, avec la physionomie qui leur est propre. On dit que Poppée, femme de Néron, inventa les masques de velours, pour garantir son teint des ardeurs du soleil. Cette mode, qui dura peu, reparut en France vers la fin du siècle dernier ; les dames ne sortaient point alors sans leurs masques. On ne les prend aujourd'hui que pour aller au bal.

— On s'étonnait du silence de notre Béranger ; on disait que sa muse fatiguée s'était pour jamais condamnée au repos. C'était une erreur. Elle vient de se réveiller ; elle nous fait entendre de nouveaux chants gais, mordans, patriotiques, et elle est toujours digne des applaudissemens qui lui ont été tant de fois prodigués. Dans le nouveau recueil qu'elle a inspiré à notre poète national, nous avons remarqué ces souvenirs aux mânes de ces deux jeunes fous qui se suicidèrent l'année dernière. Ils respirent la plus touchante mélancolie.

Pauvres enfans ! l'écho murmure encore  
L'air qui berça votre premier sommeil.  
« Si quelque brume obscurcit votre aurore,  
» Leur disait-on, attendez le soleil. »  
Ils répondaient : « Qu'importe que la sève  
» Monte enrichir les champs où nous passons !  
» Nous n'avons rien, arbres, fleurs ni moissons ;  
» Est-ce pour nous que le soleil se lève ! »  
Et, vers le ciel se frayant un chemin,  
Ils sont partis en se donnant la main.



# JOURNAL DES DEMOISELLES,

Paraissant le 15 de chaque mois,

AVEC UNE GRAVURE, UN DESSIN ET UN MODÈLE D'OUVRAGE DE FEMME.

**Prix de l'Abonnement : 6 francs par an ;**

1 FRANC 50 CENT. EN SUS POUR LES DÉPARTEMENTS, ET 3 FRANCS POUR L'ÉTRANGER.

## ARTICLES COMPOSANT LE JOURNAL.

### INSTRUCTION.

Histoire, Géographie, Astronomie, Histoire Naturelle, Physique, Chimie, Botanique, Droit, Hygiène.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Compte rendu des Ouvrages nouveaux qui peuvent être lus par les jeunes personnes.

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Notice sur la Vie et les Ouvrages des Auteurs célèbres, Fragments de ces Ouvrages avec la traduction française en regard.

### ÉDUCATION.

Devoirs de Chrétienne, de Fille, de Sœur, d'Épouse et de Mère, enseignés sous la forme

de Contes, Nouvelles, Mélanges; Poésie ou Leçons, Préceptes et Exemples de Morale adaptés à toutes les situations de la vie.

### REVUE DES THÉÂTRES.

Analyse des Pièces nouvelles que les jeunes personnes peuvent aller voir.

### ARTS.

Dessin, Peinture, Musique, Broderies, Tricots, Tapisseries, Modèles de Robes, Bonnets, Ouvrages de fantaisie, etc., etc.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Art culinaire, Soins et Direction d'une Maison.

### ÉPHÉMÉRIDES. — MOSAÏQUE.

*On ne souscrit pas pour moins d'une année.*

## ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du Journal, boulevard des Italiens, n° 2 L;

Et chez tous les Libraires et Directeurs des postes de France et de l'Étranger.

## FÉVRIER. — PREMIER NUMÉRO.

Fragments de l'Histoire de Bretagne, par M<sup>me</sup> AIMÉE HARELLE.

Milady Wortley Montague, fragment anglais, par M<sup>lle</sup> E. R.

La Jeune Brahmine, par M. FERDINAND DENIS.

La Mendicante, par M<sup>me</sup> FOUQUEAU DE PUSSY.

Les deux Mariages, par M<sup>me</sup> MÉLANIE WALDOR.

Le Jour de l'An, par M<sup>me</sup> Amable TASTU.

Revue des Théâtres, par M. LAFOREST.

Exposition des produits des manufactures de Sévres, des Gobelins, etc., par M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

Travaux de Femmes, par M<sup>me</sup> J. J.

Éphémérides.

Mosaïque.

*A ce Numéro est jointe la planche 552.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départements.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra.  
 Coiffure en rubans des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Céline Martin place Vendôme.  
 Robe en gros de Naples brodé et Mantille en tulle des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Fernand  
 rue du Cloître St-Jacques N<sup>o</sup> 10. près la rue Monconseil.

*Published by S and J. Sallés*



